

DELPHINE HORVILLEUR

UN PONT ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS

Femme rabbin, elle sait toucher le cœur de milliers de lecteurs, quelles que soient leurs convictions et origines. Car son approche ardente et cependant nuancée est source d'inspiration pour vivre et mourir autrement.

PAR **SÉGOLÈNE BARBÉ**

Elle est l'une des six femmes rabbins françaises. Figure du judaïsme libéral, directrice de la rédaction de la revue juive *Tenou'a*, Delphine Horvilleur a d'abord pensé devenir médecin, puis journaliste... À la trentaine, elle part à New York pour se former au rabbinat car, en France, la plupart des institutions religieuses et des centres d'études n'acceptent pas les femmes. Profondément marquée, dans l'enfance, par le silence de ses grands-parents sur la Shoah – rescapés d'Auschwitz où ils avaient tous deux perdu conjoint et enfants, ils ont fondé ensemble une nouvelle famille après la guerre –, elle n'a eu de cesse d'interroger son identité juive et de remplir, par l'étude des textes religieux, les « blancs » laissés dans son histoire. Autrice de huit livres, elle a connu le succès en 2021 avec *Vivre avec nos morts* (encadré « À lire »). En pleine crise sanitaire, elle a touché le cœur du grand public en racontant la manière dont elle accompagne les défunts (comme Simone Veil, Marceline Loridan ou encore Elsa Cayat, la psy de *Charlie hebdo...*) jusqu'à leur dernière demeure et en interrogeant la place de la mort dans nos vies. Loin de tout dogmatisme, celle qu'on appelle parfois la « rabbine laïque » prône une religion ancrée dans son époque, qui s'adresse à tous.

“
**Chaque génération,
parce qu'elle
vient après une
autre, grandit sur
un terreau qui
lui permet de faire
pousser ce que
ceux qui sont partis
n'ont pas eu le
temps de voir fleurir**

Delphine Horvilleur ”



SES DATES

8 novembre 1974 : naissance à Nancy (Meurthe-et-Moselle).
1992-1997 : études de médecine à l'université hébraïque de Jérusalem (Israël), puis retour en France après l'assassinat du premier ministre israélien Yitzhak Rabin.
1998-2003 : après des études au Celsa, elle devient journaliste à France 2.
2003-2008 : séminaire rabbinique du Hebrew Union College à New York (États-Unis).
Depuis 2008 : rabbin du Mouvement juif libéral de France (MJLF) au Centre Beaugrenelle (Paris).
2015 : chevalière de l'ordre national du Mérite.
2021 : sortie de *Vivre avec nos morts* (Grasset).

“

Rien n'est plus dangereux que de faire parler les morts, mais rien n'est plus sacrilège que de les faire taire

Delphine Horvilleur ”

LES CINQ CLÉS DE SA PENSÉE

1.

L'identité est mouvement

« En hébreu, de façon troublante, le verbe “être” n'existe pas au présent. Dans cette langue, on ne peut pas dire “je suis”. On peut “avoir été” ou “être en train de devenir”, mais on ne peut pas être une fois pour toutes », explique-t-elle dans *Le JDD* du 3 septembre 2022. Penser l'identité comme un cheminement : voici, à ses yeux, l'une des clés de la religion juive, ainsi qu'une source d'inspiration pour sa propre vie. La rabbine aime être là où on ne l'attend pas : un an après *Vivre avec nos morts*, elle publie une pièce de théâtre au ton irrévérencieux et burlesque, *Il n'y a pas de Ajar, monologue contre l'identité* (Grasset, 2022), inspirée de l'œuvre de Romain Gary. En mettant en scène cet auteur qu'elle admire pour sa capacité à se réinventer (par exemple sous le pseudonyme d'Émile Ajar), elle interroge aussi l'obsession identitaire qui gangrène nos sociétés. « Tant de gens pensent aujourd'hui qu'ils sont uniquement leur naissance, leurs origines, leur religion ; mais on n'est pas ce qu'on est, mais ce qu'on fait de ce que l'on est », assure-t-elle encore dans le journal.

2.

L'érudition n'est pas le monopole des hommes

Son père médecin et son grand-père rabbin l'ont encouragée à s'accomplir au même titre qu'un homme. Née l'année même où Simone Veil prononçait à l'Assemblée son discours sur le droit à l'avortement, elle se revendique comme une enfant du féminisme. Épouse d'Ariel Weil (économiste et maire du secteur Paris Centre), mère de trois enfants, elle refuse d'être réduite à ce rôle, persuadée qu'écarter les femmes de l'étude des textes sacrés est d'abord une question politique : on craint qu'en ayant accès au savoir, elles ne s'emparent aussi du pouvoir... « J'ai choisi d'être rabbin pour parler depuis l'intérieur du discours religieux, explique-t-elle à *Psychologies* (n° 335, décembre 2013). L'érudition n'est pas le monopole d'un sexe mais se nourrit du dialogue entre les genres. »

3.

Il faut bousculer l'héritage

Delphine Horvilleur a su dès l'adolescence que « son » judaïsme ne serait pas seulement celui transmis par ses grands-parents – la mémoire douloureuse de la Shoah –, mais aussi une religion positive, joyeuse, qui célèbre

le vivant. « J'étais l'héritière d'Auschwitz mais je me devais d'être infidèle en inscrivant cet héritage dans du vivant, détaille-t-elle. Un héritage qui cesse d'être interrogé meurt. Le questionnement des sources et des rites, loin de tout dogmatisme, constitue peut-être la religion véritable¹. » Les textes sacrés ne sont pas détenteurs de la vérité ; ils incitent aux questions sans nécessairement apporter de réponses mais en nous faisant grandir, chaque génération leur donnant une interprétation différente. Un texte n'a pas fini de dire tant que le prochain lecteur n'est pas arrivé.

4.

Nous avons besoin de récits

Restituer à ses proches la vie du défunt qu'ils ont aimé, c'est l'une des missions de sa pratique rabbinique. « Quand une personne décède, vous savez très vite, en écoutant bien ses proches, le registre du conte dans lequel vous allez devoir retranscrire son histoire », assure-t-elle en juin 2021 dans *Lire magazine*. Sacrées ou profanes, les histoires nous aident à faire notre deuil, à mieux comprendre notre vie. Le récit de l'exode des Juifs d'Égypte évoque par exemple la nécessité de se mettre en route, la possibilité pour chacun de sortir d'une certaine aliénation... Les récits créent du lien entre les générations car ils parlent aussi bien au vieillard qu'à l'enfant, chacun pouvant le traduire dans son univers et l'interpréter selon le moment de sa vie.

5.

La mort fait partie de la vie

Pendant ses études de médecine, elle a été marquée par le phénomène de l'apoptose : c'est la mort de certaines cellules endommagées ou néfastes qui permet de préserver l'intégrité de notre organisme. « Nous devons donc la vie à la mort qui y a œuvré », conclut Delphine Horvilleur, pour qui la vie et la mort se tiennent côte à côte, même si nous ne le voyons pas toujours. Comme en témoignent les plaques apposées sur certains immeubles pour rappeler que telle ou telle personnalité y est décédée, nous habitons tous, d'une manière ou d'une autre, des lieux hantés par la disparition des nôtres. Il existe, dans nos sociétés, une faille du langage du deuil, assure-t-elle. Il faut oser parler des morts, ne pas écarter les enfants des enterrements, nous réconcilier avec notre vulnérabilité. ●

1. Dans *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme*.

(EXTRAIT)

LE MÉTIER DE CONTEUR

« À mesure que les années passent, il me semble que le métier qui s'approche au plus près du mien porte un nom. C'est celui de conteur. Savoir raconter ce qui fut mille fois dit, mais donner à celui qui entend l'histoire pour la première fois des clés inédites pour appréhender la sienne. Telle est ma fonction. Je me tiens aux côtés de femmes et d'hommes qui, aux moments charnières de leurs vies, ont besoin de récits. Ces histoires ancestrales ne sont pas seulement juives, mais je les énonce dans le langage de cette tradition. Elles créent des ponts entre les temps et entre les générations, entre ceux qui ont été et ceux qui seront. Nos récits sacrés ouvrent un passage entre les vivants et les morts. Le rôle d'un conteur est de se tenir à la porte pour s'assurer qu'elle reste ouverte. »

1. Tiré de *Vivre avec nos morts*.

À LIRE

De Delphine Horvilleur

● *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme*

Un essai percutant qui explore la façon dont les principales religions monothéistes réduisent souvent la femme à un objet de désir et de tentation qu'il faut dissimuler (Points, 2018).

● *Comprendre le monde*

Les récits, les contes et les mythologies ont mille choses à nous apprendre si nous prenons le temps de les écouter (Bayard, 2020).

● *Vivre avec nos morts, petit traité de consolation*

Une réflexion sur la mort, le deuil et sur ce que la conscience de notre vulnérabilité peut apporter à nos vies (Grasset, réédité au Livre de poche en 2022, plus de deux cent mille exemplaires vendus).